

L'identité des *qualia* et le critère de Goodman

Jérôme Dokic & Paul Égré

1. Introduction : échantillons et *qualia*

Le problème de la définition et de l'identité des *qualia* est l'objet de l'enquête de Goodman dans la *Structure de l'apparence*, notamment au chapitre 9. Au sens général, un *quale* est une qualité sensible présentée par une chose dans un contexte d'observation déterminé. Par exemple, la nuance de bleu que le ciel présente à un sujet à un moment déterminé de la journée est un *quale* de couleur. Selon Goodman, les *qualia* sont distincts en principe des échantillons qui les instancient, et doivent être considérés comme des individus atomiques. Dans ce chapitre, nous n'entrerons pas directement dans des considérations métaphysiques sur la nature ontologique des *qualia* (sont-ils des individus ou des qualités, des entités concrètes ou des entités abstraites ?). Le problème qui nous intéresse concerne plus généralement les conditions d'identité des *qualia*. Il peut être formulé de la manière suivante. Soient deux échantillons de couleur x et y , par exemple deux morceaux de tissu. Fixons arbitrairement les conditions d'observation, en supposant qu'elles soient optimales, tant sur le plan de l'éclairage, de l'absence d'obstacle visuel et du fonctionnement du système sensoriel de l'observateur. Soient $q(x)$ le *quale* de couleur associé à x et $q(y)$ le *quale* de couleur associé à y . La question de Goodman est de savoir dans quelles conditions C les échantillons x et y instancient le même *quale*¹ :

$$(1) \quad q(x)=q(y) \text{ ssi } C$$

Comme nous le verrons, l'analyse de la condition C fait intervenir de manière cruciale la relation que Goodman appelle « *matching* », c'est-à-dire la relation d'ajustement ou d'appariement entre échantillons². Goodman semble considérer que la relation d'appariement s'applique aussi bien

¹ Conformément à la convention en vigueur, « ssi » abrège « si et seulement si », et exprime l'équivalence logique.

² Par souci de cohérence avec la traduction française de la *Structure de l'Apparence*, nous utilisons systématiquement le terme d'*appariement* dans ce qui suit pour ce que Goodman appelle *matching*. Le lecteur doit garder à l'esprit que *s'apparier* en ce sens signifie *s'assortir*, *s'ajuster* ou encore *se correspondre* du point de vue phénoménal, c'est-à-dire présenter une apparence identique.

aux échantillons qu'aux *qualia* qu'ils instancient mais, pour simplifier, nous retiendrons la première option dans ce chapitre. Succinctement, deux échantillons s'apparient du point de vue de la couleur quand ils ne peuvent pas être distingués, de ce point de vue, dans les mêmes conditions d'observation. La relation d'appariement est donc une relation épistémique ou cognitive ; elle fait référence aux capacités de différenciation ou discrimination visuelle d'un observateur canonique (et aux *limites* de ces capacités). Il s'agit de savoir si l'appariement est une condition *nécessaire* de l'identité des *qualia* et, le cas échéant, si l'appariement en est également une condition *suffisante*.

2. L'abstraction des *qualia* et le critère de Goodman

Dans cette section, nous allons introduire deux critères d'identité des *qualia*, qui correspondent à des analyses différentes de la condition schématique C. Le premier peut être appelé le critère d'appariement pour l'identité des *qualia* :

$$(2) \quad q(x)=q(y) \text{ ssi } Mxy \quad (\text{Critère d'appariement})$$

Soit: x et y ont le même *quale* de couleur si et seulement si x et y s'apparient. Le problème essentiel pour cette analyse concerne les cas où la relation d'appariement M est non-transitive. Imaginons par exemple trois échantillons de couleur a , b et c tels que le premier s'apparie au second, le second au troisième, mais non le premier au troisième. La situation, représentée schématiquement sur la Figure 1, est alors la suivante :

$$(3) \quad Mab, Mbc, \text{ mais } \neg Mac$$

Dans ce cas, il suit du critère d'appariement que:

$$(4) \quad q(a)=q(b), q(b)=q(c), \text{ mais } q(a)\neq q(c)$$

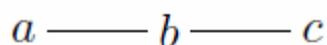


Figure 1 : Une série non-transitive

Cependant, si la relation d'identité elle est une relation transitive, alors il s'ensuit également que $q(a)=q(c)$, et donc on aboutit à une contradiction. Notons que nous avons là un cas particulier de paradoxe sorite, puisqu'en vertu de (4), et partant de l'hypothèse que les nuances adjacentes dans la série s'apparient deux à deux, le critère conduit à affirmer que tous les membres de la suite a, b, c doivent avoir le même *quale* de couleur $q(a)$, d'une façon qui contredit le fait que les extrémités de la série ne présentent pas la même qualité de couleur.

Le problème soulevé par le critère d'appariement a des implications logiques, ontologiques et épistémologiques, dans la mesure où il soulève simultanément la question de l'identité et celle de l'abstraction des qualia. En effet, un schéma du type de (2), qui correspond à ce qu'on appelle plus généralement un *principe d'abstraction* (Williamson 1986), est correct à condition que M soit une *relation d'équivalence*, c'est-à-dire une relation réflexive, symétrique et transitive. Par exemple, si a, b, c désignent des droites, et M la relation de parallélisme entre ces droites, alors M est une relation d'équivalence qui permet d'abstraire la notion de direction (cf. Williamson 1986 qui cite Frege 1884) : deux droites du plan ont la même direction si et seulement si elles sont parallèles. Dans le cas où la relation est transitive, alors l'abstraction ne donne pas lieu à contradiction, elle permet d'abstraire des qualités de façon cohérente et elle donne un critère d'identité également cohérent.

Plus généralement, une relation d'équivalence sur un domaine d'individus quelconque induit une partition du domaine en classes d'équivalence. Les classes sont disjointes deux à deux et recouvrent l'ensemble du domaine, ce qui implique qu'un individu ne saurait appartenir à deux classes d'équivalence distinctes. Il en va différemment dès lors que la relation n'est plus une relation d'équivalence, en particulier si elle n'est plus transitive : dans ce cas, un individu peut fort bien appartenir à plusieurs des classes qu'on obtiendrait par abstraction. Dans le cas des *qualia*, une situation de ce genre a pour conséquence qu'un seul et même échantillon ne déterminerait pas un unique *quale*, mais pourrait exprimer plusieurs qualités. Ce défaut d'univocité n'est pas par lui-même scandaleux (nous discuterons dans la section 5 un troisième critère qui a précisément cette implication), mais il le devient dès lors qu'il aboutit à une incohérence sur l'identité des, comme dans le cas de (2).

Goodman est parfaitement conscient de ce problème et considère que le critère donné en (2) ne convient pas pour établir l'identité des *qualia*. Voici comment il formule sa propre

solution³ :

Même si deux *qualia* q et r s'apparient exactement, il peut y avoir un troisième *quale* s qui s'apparie à l'un mais pas à l'autre. Par conséquent, des *qualia* appariés ne sont pas toujours identiques. Mais il y a là quelque chose de paradoxal : puisque les *qualia* sont des individus phénoménaux, on peut difficilement affirmer que deux *qualia* apparemment identiques peuvent être objectivement distincts. Par exemple, il semble à première vue que des *qualia* de couleur qui ont l'air d'être les mêmes doivent être les mêmes. Si nous disons que q est identique à r parce que les deux s'apparient, alors il nous faudra dire que q s'apparie et ne s'apparie pas à s . Devrons-nous nous résoudre à affirmer que l'apparence d'identité n'est pas une condition suffisante pour l'identité des apparences et tenter d'expliquer comment une différence entre des phénomènes peut être non-phénoménale ? On peut en vérité rendre compte du fait que des *qualia* appariés sont distincts sans aller derrière les apparences : il suffit d'admettre que *deux qualia sont identiques si et seulement s'ils s'apparient exactement aux mêmes qualia*. Bien que des *qualia* distincts doivent effectivement être phénoménalement distincts, dire qu'ils sont phénoménalement distincts ne revient pas à dire qu'ils ne s'apparient pas mais qu'il existe un *quale* auquel l'un s'apparie mais pas l'autre (1977/2004, p. 243).

L'élément central de la réponse de Goodman à ce problème revient à considérer que deux nuances peuvent s'apparier sans nécessairement instancier les mêmes *qualia*. Autrement dit, pour Goodman l'appariement entre les *qualia* n'est pas une condition suffisante de leur identité. Il en demeure pour Goodman, cependant, une condition nécessaire. Afin d'aboutir à une condition nécessaire et suffisante, Goodman propose par conséquent de renforcer le critère d'appariement.

Rappelons que la relation d'appariement vaut pour Goodman entre des échantillons comme entre des *qualia*, Goodman traitant les *qualia* comme des individus à part entière. Dans un premier temps, nous pouvons donc énoncer le critère de Goodman sans faire de distinction de type entre échantillon et *qualia*, comme le fait Goodman lui-même :

$$(5) \quad x=y \text{ ssi } \forall z(Mxz \leftrightarrow Myz)$$

soit: deux *qualia* sont identiques si et seulement s'ils s'apparient exactement aux mêmes *qualia*.
Posons: $M'xy$ si et seulement si $\forall z(Mxz \leftrightarrow Myz)$. Le critère peut se réénoncer en disant que $x=y$ si et seulement si $M'xy$. Cette fois la relation M' est nécessairement réflexive, symétrique et

³ On trouve chez Russell (1940/1969) une approche similaire à celle de Goodman : « La nuance précise de couleur de x peut alors se définir comme la couleur commune à toutes les taches y , telles que tout ce qui est indiscernable de x quant à la couleur, soit également indiscernable d' y quant à la couleur, et réciproquement » (p. 119). Pour cette raison, le critère de Goodman devrait sans doute s'appeler le critère de Goodman-Russell.

transitive, ce qui signifie que le critère de Goodman traite les *qualia* comme des classes d'équivalence, et rétablit l'idée que la relation entre un échantillon et son *quale* est univoque. Pour clairement distinguer *qualia* et échantillons, nous pouvons réécrire le critère de Goodman comme suit (cf. Fara 2000 qui procède de la sorte) :

$$(6) \quad q(x)=q(y) \text{ ssi } \forall z(Mxz \leftrightarrow Myz) \quad (\text{Critère de Goodman})$$

Le critère de Goodman prescrit que deux échantillons instancient le même *quale* de couleur si et seulement si ces deux échantillons s'apparient exactement aux mêmes échantillons. Une autre manière d'énoncer le principe de Goodman, plus abstraite mais plus facile à appréhender, fait intervenir la notion de *domaine d'appariement* associé à un échantillon. Dans la *Structure de l'Apparence*, cette notion correspond à ce que Goodman appelle le *fief* d'un *quale* (*manor*), soit la « somme de tous les *qualia* qui s'apparient à un *quale* donné » (IX, 6, p. 258). Dans le cadre ensembliste qui est le nôtre, nous appellerons *domaine d'appariement* d'un échantillon x l'ensemble des échantillons auxquels x s'apparie, soit $D(x)=\{y; Mxy\}$. Le critère de Goodman, réénoncé dans ces termes, dit que deux échantillons instancient le même *quale* si et seulement si leur domaine d'appariement est identique, soit $q(x)=q(y)$ si et seulement si $D(x)=D(y)$.

Que prédit cette fois le critère de Goodman dans le cas de la série non-transitive de couleurs a, b, c ? Il est facile de voir que le critère prédit que $q(a)$, $q(b)$ et $q(c)$ sont chacun distincts deux à deux. Autrement dit, le critère implique qu'il y a autant de *qualia* que d'échantillons de couleur dans pareil cas, car aucun couple de nuances distinctes n'est tel que ces deux nuances s'apparient exactement à la même classe.

Nous pouvons résumer la situation de la façon suivante. Nous avons proposé deux critères d'identité des *qualia*. Selon le premier critère, le critère d'appariement, les *qualia* associés à deux échantillons sont identiques si et seulement si les échantillons s'apparient. Ce critère pose problème dans les cas où la relation d'appariement est non-transitive. L'une des directions du critère prédit que tous les échantillons d'une série soritique instancient le même *quale* de couleur, ce qui est en inadéquation avec notre expérience de la couleur. Le critère d'identité des *qualia* semble donc trop grossier dans ce cas. Selon le second critère, celui de Goodman, les *qualia* associés à deux échantillons sont identiques si et seulement si les échantillons s'apparient à tous les mêmes échantillons. Cette fois, deux échantillons peuvent s'apparier sans instancier le même *quale*, mais dans l'exemple considéré, le critère prédit qu'il doit y avoir autant de *qualia* que d'échantillons de couleur dans la série. Le critère de Goodman peut cette fois sembler trop fin, si

du moins nous considérons que deux échantillons de couleur ayant des positions distinctes dans une série soritique peuvent néanmoins exprimer le même *quale* de couleur⁴.

3. *Qualia* et espèces naturelles

Avant de décrire plus avant la position de Goodman sur l'identité des *qualia*, il importe de bien voir que le problème dont traite Goodman est un problème très général qui touche à la constitution des catégories abstraites sur la base de notre expérience. Le problème ne concerne pas seulement l'identité des couleurs ou des autres qualités secondes, mais également la notion d'espèce naturelle. Ainsi, la relation d'appariement dont parle Goodman est explicitement présentée comme une relation réflexive et symétrique, mais non-transitive (IX, 6, p. 258). Or toute relation de ce type soulève les mêmes problèmes d'abstraction. Dans cette section nous proposons d'en donner deux exemples au-delà de la question de l'identité des *qualia*, et d'examiner quelles prédictions fait le critère de Goodman sur ces exemples. Les deux exemples, dont nous sommes redevables à Kees van Deemter (van Deemter 2009), touchent à chaque fois à la définition de la notion d'espèce naturelle, d'une part concernant la notion de langue, de l'autre celle d'espèce biologique. Ces exemples, nous allons le voir, nous permettront de conclure que le critère de Goodman n'est pas intrinsèquement un critère atomiste. Par ailleurs, dans bien des cas concrets, le critère permet d'abstraire des dimensions saillantes de notre expérience.

Considérons d'abord la définition d'une langue. Supposons qu'on définisse une langue sur la base de la relation d'*intercompréhension*. On dira que deux individus parlent la même langue s'ils se comprennent mutuellement. Manifestement, la relation d'intercompréhension est réflexive et symétrique, mais elle n'est pas nécessairement transitive. On peut imaginer que *a* et *b* se comprennent, que *b* et *c* se comprennent, mais sans nécessairement que *a* et *c* se comprennent. Des exemples de langues ou dialectes ayant le statut intermédiaire de *b* vis-à-vis de *a* et *c* existent vraisemblablement. Par exemple, il est dit parfois que des locuteurs du français provençal comprennent aussi bien le français que l'italien, et réciproquement, que locuteurs de l'italien et du français provençal peuvent comprendre approximativement le français provençal. Mais

⁴ La finesse de grain excessive du critère de Goodman est notamment critiquée par Dummett (1975). Dummett considère l'exemple de l'aiguille d'une horloge se déplaçant à une vitesse uniforme. Il observe qu'en vertu du critère de Goodman, et sous l'hypothèse de l'espace et le temps sont des continua physiques, « il doit s'ensuire que, aussi grossière notre perception de la position de l'aiguille des minutes soit-elle, il y a un continuum de positions phénoménales distinctes pour l'aiguille des minutes : car, étant donné deux positions physiques distinctes de l'aiguille des minutes, même si elle ne font pas de différence pour la discrimination, il y a toujours une troisième position physique qui diffère de l'une pour la discrimination et non de l'autre » (Dummett 1975, traduit par nous).

l'intercompréhension de l'italien au français est beaucoup moins bonne. Si l'on devait se contenter de la notion d'intercompréhension pour définir les langues en utilisant le premier critère, on aboutirait à la conclusion que le français, le français provençal et l'italien ne sont qu'une et même langue, mais on violerait le principe d'intercompréhension. Inversement, en adoptant le critère de Goodman, on aboutira à l'idée qu'on a au moins trois langues différentes. En ce sens, la définition goodmanienne semble faire une prédiction bien meilleure du point de vue empirique. Toutefois, on pourrait imaginer qu'elle nous conduise insensiblement à un atomisme extrême sur l'identité des langues, si par exemple il s'avère que l'intercompréhension pleine est toujours relative à un locuteur donné⁵.

Le problème du critère de définition des langues se pose de façon plus aiguë encore dans le cas des espèces zoologiques. Un second exemple, sur lequel le théoricien du vague Kees van Deemter a particulièrement attiré notre attention, est discuté par R. Dawkins sous le nom de « Fable de la Salamandre »⁶. Dans le cas des espèces, le critère de définition est cette fois le *croisement* (*interbreeding*), soit la capacité de se reproduire entre représentants des espèces concernées. Si deux individus *a* et *b* peuvent se reproduire entre eux, alors il est raisonnable de considérer qu'ils sont des membres de la même espèce, et inversement, si le croisement est impossible, d'affirmer qu'on a affaire à des espèces différentes. Le problème mis en avant par Dawkins est que la relation de croisement, comme celle d'appariement, est évidemment symétrique et réflexive⁷ mais parfois non-transitive. Ainsi, il existe des espèces dites « anneaux » (*ring species*), telles que les populations consécutives le long de l'anneau peuvent se reproduire entre elles, mais non pas les deux populations qui sont aux extrémités de l'anneau. L'exemple de Dawkins est celui de deux populations de salamandres répandues en Californie, *Ensatina klauberi* et *Ensatina Escholtzii*, étudiées par les biologistes Robert Stebbins et David Wake. Les représentants de ces deux populations ne peuvent pas se reproduire entre eux. En revanche, on trouve une chaîne de populations pour relier ces deux populations, pour lesquelles le croisement est attesté⁸. Comme le souligne Dawkins, ces faits expliquent pourquoi « il est difficile de traiter

⁵ Voir Picq & al. (2008, p. 111-112), qui illustrent le problème de la façon suivante : « Il n'est pas toujours aisé de distinguer deux langues lorsqu'elles sont très proches. En théorie, on les distingue lorsque les locuteurs ne se comprennent pas, mais l'intercompréhension est un phénomène graduel : où mettre la frontière ? Là où les locuteurs ne se comprennent pas à 20%, à 40%, à 60% ? Prenons l'exemple du Québec : vous comprenez les habitants de Montréal, mais une bonne partie du vocabulaire et des tournures de phrase vous échappent ; vous pouvez discuter avec eux, mais votre compréhension n'est pas de 100%. Si vous vous enfoncez dans le Québec rural, vous allez rencontrer des gens que vous ne comprendrez plus. Le québécois citadin, le québécois rural et le français sont-ils des langues différentes ? ».

⁶ Cf. Dawkins (2004), Rendezvous 17, pp. 308-320.

⁷ À l'évidence, il ne s'agit pas de dire qu'un individu peut se reproduire avec lui-même, mais qu'il peut se reproduire au sein d'une même population.

⁸ Voir Dawkins (2004). La notion d'espèce-anneau fait référence à la distribution géographique des populations concernées dans le cas des salamandres: la distribution a la forme d'un anneau ouvert à l'endroit des deux

Ensatina escholtzii et *Ensatina klauberi* avec confiance comme des espèces séparées ». Le critère de croisement devrait en réalité conduire à les traiter comme des espèces distinctes, mais aussi bien, du fait de l'existence d'une chaîne qui les relie, comme faisant partie d'une même espèce.

Un point que souligne Dawkins est que les zoologues tendent à suivre l'usage de Stebbins et à considérer que ces différentes familles, y compris aux extrémités de l'anneau, sont des sous-espèces d'une seule et même espèce, *Ensatina escholtzii*, sous-spécifiées par un nom supplémentaire. Dans cette typologie, *Ensatina escholtzii* s'appelle en réalité *Ensatina escholtzii escholtzii*, et *Ensatina klauberi*, *Ensatina escholtzii klauberi*. Ce détail est remarquable du point de vue logique, car il suggère que confrontés au problème de l'abstraction des espèces dans le cas des salamandres, les zoologues ne voient plus dans le croisement une condition nécessaire d'identité des espèces, mais plutôt une condition suffisante. En effet, considérer les différentes familles comme faisant partie d'une seule et même espèce revient à accepter la conséquence du raisonnement soritique que l'on peut construire en partant de la famille *Ensatina escholtzii* comme représentante de l'espèce visée, et à considérer que toute famille reliée à *Ensatina escholtzii* par la relation de croisement fait partie de la même espèce.

Dans les termes qu'utilise Frege dans l'*Idéographie*, dans la partie qui traite d'une théorie générale des suites et des prédicats relationnels, cette position revient à admettre que la propriété « être une espèce » est *héréditaire* pour la suite qui part de *Ensatina escholtzii* et qui est déterminée par la relation de croisement⁹. Notons cette fois, $e(x)$ l'espèce associée à x , et supposons désormais que M désigne la relation de croisement, soit Mxy si et seulement si x et y peuvent se reproduire entre eux. Une manière de noter le principe d'induction pertinent est la suivante:

$$(7) \quad (e(x)=a \wedge Mxy) \rightarrow e(y)=a$$

Soit : si x instancie l'espèce a et que x et y admette les croisements, alors y instancie la même espèce a . Du point de vue de l'identité des espèces, on peut donc considérer le critère sous-jacent comme un affaiblissement du critère d'appariement exposé en (2), ou comme une manière de considérer que l'appariement, en l'occurrence le croisement, est une condition *suffisante* mais non nécessaire de l'identité des espèces:

populations pour lesquelles il n'y a pas de croisement possible. Il y a au total sept populations de salamandres dans l'anneau, voir Dawkins (2004, planche 21), et le schéma de la Figure 2 ci-dessous.

⁹ Voir Frege (1879, p. 85). Frege est d'ailleurs l'un des premiers logiciens modernes à avoir mentionné le sorite explicitement. Frege appelle *suite déterminée par une relation R* une suite d'éléments $(x_i)_{i \in \mathbb{N}}$ telle que $x_i R x_{i+1}$. Une propriété P est appelée *héréditaire* dans la suite déterminée par R si de $P(x_i)$ on peut inférer $P(x_{i+1})$, quel que soit i .

(8) si M_{xy} alors $e(x)=e(y)$

Ainsi affaibli, le critère d'appariement est affranchi de la contradiction à laquelle il donnait lieu initialement. Toutefois, il ne permet pas de rendre compte de la manière dont sont sous-spécifiées les espèces dans la taxinomie évoquée par Dawkins. Qu'en est-il ici du critère de Goodman ? Correspond-il à l'usage que font les biologistes dans ce cas ?

Pour y répondre, il nous faut revenir à l'exemple de Dawkins. Dawkins précise au sujet des salamandres qu'« il y a hybridation tout autour de l'anneau, sauf là où les deux extrémités se rejoignent, dans le sud profond de la Californie » (*ibid.*, p. 311). La carte que donne Dawkins représente sept populations de salamandres. Désignons par 1, 2,...,7 les populations de salamandres correspondantes, où 1 désigne *Ensatina escholtzii*, et 7 *Ensatina klauberi*. La citation de Dawkins n'est pas entièrement explicite sur l'hybridation, puisqu'elle peut vouloir dire soit que chaque couple de populations tout autour de l'anneau autorise les croisements deux à deux, sauf pour 1 et 7 (ce que représente la Figure 3 ci-dessous), soit que l'hybridation a lieu seulement pour tous les couples *consécutivement* autour de l'anneau. Une lecture attentive suggère que c'est la seconde situation que Dawkins a en tête, car Dawkins mentionne que deux des sous-populations de l'anneau se croisent de part et d'autre de la vallée (à savoir *Ensatina xanthopica* et *platensis*). Ce fait serait non-pertinent si d'autres croisements entre populations non-consécutives autour de l'anneau avaient lieu. Néanmoins, afin de clarifier les prédictions que fait le critère de Goodman, nous proposons de considérer ces deux possibilités tour à tour.

Considérons d'abord les relations de croisement décrites par Dawkins, que nous avons représentées schématiquement par le diagramme de la Figure 2.

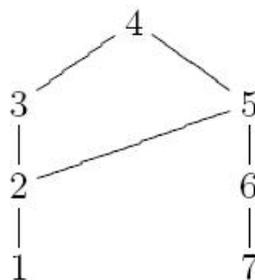


Figure 2 : L'anneau de Dawkins

Dans ce cas, il est facile de calculer qu'en vertu du critère de Goodman, il doit y avoir autant d'espèces que de populations réparties autour de l'anneau. En effet, pour chacune des populations 1 à 7, le fief ou domaine d'appariement correspondant diffère. Le croisement entre les

populations 2 et 5 ne suffit pas à en faire une même espèce, par exemple, puisque 5 et 3 n'admettent pas de croisement, contrairement à 2 et 3. Sur cet exemple, le critère de Goodman est cette fois en adéquation avec la manière dont sont individuées les *sous-espèces* de salamandres tout autour de l'anneau. L'exemple pourrait toutefois laisser penser que pour tout graphe non-transitif de ce type, le critère de Goodman fera la même prédiction atomistique. Il n'en va pas ainsi, comme le montre l'exemple de la Figure 3.

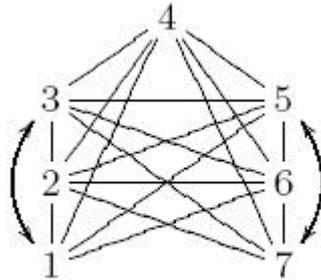


Figure 3 : Un anneau quasi-complet

La figure correspond cette fois au premier cas hypothétique que nous mentionnions plus haut, celui où les populations admettent les croisements tout autour de l'anneau, sauf entre les extrémités. Dans ce cas, il est facile de vérifier que le fief de 1 comprend les populations 1-6, le fief de 7 les populations 2-7, et le fief des populations 2-6 toutes les populations 1-7. Il y a donc trois fiefs distincts seulement, et le critère de Goodman conduirait cette fois à conclure qu'il y a en réalité *trois espèces* de salamandres, bien qu'on ait fait état de *sept populations* de salamandres au départ.

Cette prédiction du critère de Goodman est particulièrement intéressante, car elle fait apparaître que le critère n'implique pas nécessairement qu'il y ait autant de *qualia* que d'échantillons correspondants quand la relation d'appariement est non-transitive. Dans le cas des salamandres, les espèces sont aux populations ce que les *qualia* seraient aux échantillons en vertu du critère de Goodman. Ainsi, l'exemple indique que les *qualia* se situent à un niveau d'abstraction effectivement plus élevé en principe que celui des échantillons. L'exemple nous permet du même coup de conclure que le critère de Goodman n'est pas un critère atomistique, au contraire de ce que laissait penser notre premier exemple. Le critère de Goodman ne conduit en réalité à la conclusion qu'il y a autant de *qualia* que d'échantillons que pour des relations d'appariements non-transitives spécifiques, des relations telles que les domaines d'appariement de deux échantillons sont distincts deux à deux.

4. Continuité et discontinuités

L'exemple des salamandres de Dawkins est révélateur à au moins deux égards. Au plan théorique tout d'abord, il nous a permis de constater que le critère de Goodman peut donner lieu à une réduction du nombre des échantillons dont on était parti relativement au nombre des espèces auxquelles on aboutit. Au plan empirique d'autre part, l'exemple montre que confrontés à certaines séries non-transitives, les zoologues concernés semblent considérer le croisement comme une condition *suffisante* plutôt que comme une condition nécessaire de l'identité entre espèces. Le critère de Goodman, à l'inverse, préserve l'idée que le croisement est une condition *nécessaire* de l'identité des espèces.

Ainsi, qu'il s'agisse de la Figure 2 ou de la Figure 3 ci-dessus, le critère de Goodman prédit à chaque fois que les populations aux extrémités de l'anneau appartiennent à des espèces distinctes. La pratique des zoologues semble en réalité s'écarter de leurs propres principes de ce point de vue, puisque Dawkins mentionne que « l'absence de croisement est le critère reconnu touchant la question de savoir si deux populations méritent des noms distincts », ce qui indique que par défaut, les zoologues verraient dans le croisement d'abord une condition *nécessaire* d'identité, plutôt qu'une condition suffisante. Ainsi, comme le signale Dawkins, pour d'autres cas d'espèces-anneaux, notamment pour certaines populations de goélands, les zoologues donnent effectivement des noms différents aux extrémités de l'anneau. Il semblerait qu'il faille conclure de ces exemples, à l'appui d'une conclusion établie par Dummett (1975) plus généralement pour les prédicats vagues, que l'usage des zoologues est donc fondamentalement *incohérent* : selon les cas, les zoologues rangent les extrémités de l'anneau sous la même espèce, ou au contraire sous des espèces distinctes, laissant penser qu'en fin de compte, la frontière entre espèces fait l'objet d'une assignation arbitraire.

Dawkins est parfaitement conscient de cette incohérence, et choisit de donner raison à l'intuition continuiste des zoologues qui traitent les différentes populations de salamandres comme faisant partie d'une seule et même espèce, en dépit de l'absence de croisement aux extrémités de l'anneau. Dawkins propose en effet comme morale de sa fable l'idée selon laquelle l'usage de catégories discontinues dans le cas des espèces est une fiction utile, ou encore une « imposition » arbitraire de l'esprit humain. Face à des cas concrets de sorite, Dawkins penche par conséquent pour la conclusion universalisante du sorite, d'après laquelle il n'existerait fondamentalement qu'une seule et même catégorie, les autres correspondant à un découpage factice.

La solution goodmanienne au même problème s'écarte nettement de cette conclusion,

qu'on pourrait qualifier de *continuiste* du point de vue ontologique, et de *nihiliste* du point de vue sémantique¹⁰. En effet, le critère de Goodman, en maintenant l'idée que l'appariement est une condition nécessaire d'identité entre *qualia*, plutôt qu'une condition suffisante, va dans le sens opposé selon lequel la cartographie des *qualia* (ou, en l'occurrence, celle des espèces) doit avant tout faire apparaître des discontinuités entre les catégories pertinentes. Comme nous l'avons souligné plus haut, la distinction entre *sous-espèces* faite par les zoologues est d'ailleurs conforme à la prédiction que ferait le critère de Goodman, au contraire de ce qu'elle est pour les espèces. Autrement dit, tout se passe *comme si* les zoologues avaient choisi d'utiliser le critère de Goodman pour les sous-espèces plutôt que pour les espèces. Naturellement, il serait bien téméraire de penser que la taxonomie des zoologues, dans ce cas, obéit effectivement au critère de Goodman, lequel est vraisemblablement méconnu des taxinomistes. Il est plus probable que le découpage effectué entre sous-espèces ne repose par uniquement sur les relations de croisement observées, mais sur des caractéristiques morphologiques et géographiques de chacune des populations. Ou pour le dire autrement, nous ne pourrions conclure que les zoologues suivent le critère de Goodman que si, confrontés à des relations du type de l'anneau de la Figure 3, les zoologues concluaient dans ce cas qu'il y a effectivement *trois* sous-espèces, plutôt qu'une seule.

Indépendamment de la question de savoir si le critère goodmanien est adéquat à la pratique des naturalistes, cependant, un aspect spécifique de la solution goodmanienne au paradoxe de la salamandre est qu'elle préserve l'idée qu'il puisse y avoir des discontinuités du point de vue des espèces, sans nécessairement que ces discontinuités se manifestent localement. Par exemple, dans le cas de l'anneau de la Figure 3, le critère de Goodman aboutit à la conclusion que l'anneau se découpe en trois parties, les deux extrémités et le corps de l'anneau. La discontinuité entre les extrémités est impliquée par l'absence directe de croisement; en revanche, la discontinuité entre chaque extrémité et le corps de l'anneau n'est pas directe, elle est seulement indirecte.

Pour bien apprécier la signification du critère goodmanien, il vaut la peine de nous transporter à nouveau dans le domaine des qualités perçues. Imaginons une série de sept nuances de couleurs réparties selon un anneau analogue pour la relation d'indiscriminabilité à l'anneau des salamandres pour la relation de croisement. Dans pareil cas, le critère de Goodman prédirait qu'il y a trois qualités de couleur distinctes, les deux nuances extrêmes et toutes les nuances intermédiaires. Rapportée à notre expérience phénoménale des couleurs, la distinction entre les

¹⁰ Voir Williamson (1994, chap. 6) sur les théories dites *nihilistes* du vague. Williamson qualifie de *nihilistes* les théories en vertu desquelles les termes vagues, passibles d'un raisonnement sorite, sont tout simplement vides ou mal définis du point de vue sémantique. Dummett et Frege figurent parmi les auteurs auxquels Williamson applique cette étiquette.

nuances extrêmes est fidèle au fait que ces nuances ne s'apparient pas visuellement. En revanche, la distinction entre chacune des extrémités et les nuances du corps de l'anneau est-elle perceptible en principe? La réponse à cette question semble devoir être négative, puisque par hypothèse, nous ne voyons pas de différence entre la nuance 1 et les nuances 2 à 6, de même qu'entre les nuances 2 à 6 et la nuance 7. La nuance 1 n'est discriminable de des nuances 2 à 6 que de façon *indirecte*, du fait de l'existence de la nuance 7 pour laquelle cette discrimination est possible.

La validité du projet goodmanien de cartographie des *qualia* dépend entièrement de la pertinence de l'idée de discriminabilité indirecte. La notion est discutable pour au moins deux raisons. Tout d'abord, dans certains cas, une intuition exactement adverse à celle qui sous-tend le critère goodmanien pourrait sembler tout aussi valable : n'y a-t-il pas des cas où nous sommes en proie à l'illusion d'une discontinuité, là où, *in rebus*, nous n'avons affaire qu'à un seul et même substrat physique? La réponse à cette question est certainement positive, mais elle implique de clairement distinguer entre *qualia* d'une part, et catégories physiques de l'autre. Par exemple, une même nuance chromatique de bleu apparaît typiquement comme *un bleu différent* selon qu'elle est entourée de jaune ou d'un bleu plus foncé¹¹. Si les couleurs étaient individuées de façon objective purement par la longueur d'onde associée à l'échantillon correspondant, alors il serait tout simplement vain de prendre en compte la différence phénoménale entre ces deux bleus pour aboutir à la cartographie des couleurs. En défendant l'idée selon laquelle les discontinuités entre espèces seraient une illusion, Dawkins va d'ailleurs exactement dans le sens physicaliste de l'idée selon laquelle la réalité physique ou biologique est à chercher en-deçà des apparences phénoménales. Mais le projet goodmanien est bien différent, puisque précisément, dans l'optique de Goodman, l'identification des *qualia* implique de prendre en compte l'apparence phénoménale. Goodman est conscient de ce problème, et consacre au lien entre identité physique et identité phénoménale une section entière de la *Structure de l'Apparence* au chapitre IX, 3. Il écrit à ce sujet :

Et comme deux *qualia* peuvent être différents, même si leur différence ne peut pas être perceptible par comparaison directe, il faut manifestement être très attentif lorsqu'on procède à des identifications de *qualia* présentés à des moments différents. Si, par exemple, deux taches durables sont d'abord de même couleur et si l'une d'entre elles passe lentement jusqu'à former avec l'autre un net contraste, suivant notre impulsion initiale consistant à identifier la couleur de chaque tache à chaque moment à sa couleur au moment suivant, nous serons bien incapables d'expliquer la différence finale de couleur. *Afin d'éviter les difficultés de ce genre, nous fondons souvent nos identifications sur des facteurs physiques* : sur l'identité des stimuli,

¹¹ Voir par exemple Schier (2007).

des sources d'illumination, etc. Tout type de considération qui nous aide à parvenir à un ensemble d'identifications exempt de difficultés est légitime (p. 249, souligné par nous).

Goodman toutefois poursuit en soulignant que les identifications physiques sont elles-mêmes dépendantes des identifications relatives aux *qualia* :

Craignant que le fait de pouvoir souvent s'appuyer sur des identités physiques pour décider de l'identité des *qualia* soit accueilli par le physicaliste¹² comme une preuve de la priorité épistémique des choses physiques sur les *qualia*, je dois signaler avec autant de vérité que l'identification des objets physiques d'une occasion à l'autre dépend largement des *qualia* présentés dans les deux occasions. Ceci ne signifie pas que nous sommes condamnés à rester enfermés dans un cercle ; cela signifie seulement que l'identification des objets physiques et l'identification des *qualia* doivent être coordonnées l'une à l'autre de la même manière que l'identification doit être coordonnée parmi les *qualia* (ou parmi les objets physiques). (*ibid.*)

Un élément qui ressort de la première citation est que Goodman concède que l'identification physique peut aider à distinguer entre des *qualia* qui apparaissent comme identiques. En revanche, rien n'indique que pour Goodman, les discontinuités phénoménales doivent à leur tour être rectifiées par un examen physique plus poussé. Ainsi, il nous semble juste de dire que si deux nuances de bleu apparaissent différentes dans des environnements distincts, alors même que les échantillons correspondants sont physiquement identiques pris isolément, on a bien affaire à des *qualia* différents. Il semble y avoir, de ce point de vue, une dissymétrie chez Goodman entre l'apparence d'identité d'une part, et l'apparence de différence de l'autre : tout indique que l'apparence de différence est constitutive de la définition des *qualia*, là où l'apparence occasionnelle d'identité est au contraire sujette à révision et à correction.

Les considérations qui précèdent nous amènent à envisager une seconde objection à la pertinence du critère goodmanien et de la notion d'indiscriminabilité indirecte. L'objection, qui va dans le même sens que l'objection physicaliste précédente, consisterait à juger que dans bien des cas, la constitution des *qualia* relève de contraintes pragmatiques plus générales que l'indiscriminabilité indirecte, contraintes qui n'impliquent pas même de préserver les relations de discernabilité phénoménale de départ.

De Clercq et Horsten (2005), par exemple, envisagent à la suite de Williamson (1986) que confrontés à des structures relationnelles non-transitives, la constitution de classes d'équivalence fasse l'objet d'un processus d'*approximation* des relations de départ au sein de la structure.

¹² Nous corrigeons ici une erreur de la traduction française, où le mot « physicalist » a été traduit par « physicien ».

Considérons par exemple le graphe de la Figure 3. Une façon d'*approcher* ce graphe non-transitif à l'aide d'un graphe transitif consisterait tout simplement à prendre la fermeture transitive du graphe, soit, en l'espèce, à *ajouter* une arête entre les sommets 1 et 7 du graphe¹³. Suivant l'argument de de Clercq et Horsten, on pourrait concevoir plus généralement que pour tout graphe non-transitif donné, l'abstraction de catégories cohérentes consiste à ajouter ou retrancher le *minimum* d'arêtes possibles du graphe de départ, de façon à aboutir à un graphe transitif qui lui soit le plus fidèle possible¹⁴. Considérons à nouveau la Figure 3 : il est facile de voir que pour aboutir au résultat de la transformation induite par le critère de Goodman, il faut retrancher les cinq arêtes qui relient le sommet 1 aux sommets 2-6, et de même retrancher les cinq arêtes qui relient le sommet 7 aux mêmes sommets. Vue de cette façon, la transformation de Goodman est un processus plus coûteux que celui qui consiste à prendre la fermeture transitive du graphe.

Toutefois, le processus consistant à prendre la fermeture transitive du graphe, bien que plus économique du point de vue computationnel, reviendrait à considérer que les sept échantillons concernés instancient alors un unique *quale*. Un tel processus pourrait éventuellement s'avérer plus conforme à la pratique des zoologues que celui de Goodman lorsqu'il s'agit de la classification des espèces naturelles, encore que cela reste à démontrer. Dans le cas d'échantillons de couleur, cependant, il aboutirait à considérer que les sept échantillons de départ instancient chacun un seul et même *quale*. Cette conclusion, cependant, irait à l'encontre de l'expérience phénoménale que nous avons d'une opposition ou d'un contraste entre les nuances 1 et 7¹⁵.

En résumé, par conséquent, nous voyons que le critère de Goodman se démarque de toute approche selon laquelle des échantillons directement discernables pourraient en fin de compte instancier le même *quale*. Malgré cela, comme nous l'avons souligné dans la section qui précède, le critère n'est pas atomistique : plusieurs échantillons peuvent instancier un même *quale* plus abstrait. Telle que nous l'avons présentée, la conception goodmanienne des *qualia* s'oppose par

¹³ La *fermeture transitive* d'une relation R, parfois également appelée *relation ancestrale* de R, est la plus petite relation transitive qui inclut R.

¹⁴ L'approche de De Clercq et Horsten généralise celle de Williamson, lequel envisage deux opérations sur les graphes non-transitifs : la fermeture transitive d'une part, consistant à ajouter des arêtes, et d'autre part le retranchement d'arêtes pour aboutir à une relation d'équivalence maximale incluse dans la relation de départ.

¹⁵ Remarquons que la transformation induite par le critère de Goodman, pour la Figure 3, aboutit à former la relation d'équivalence la plus large contenue dans le graphe de départ : elle coïncide ici avec l'une des opérations définies par Williamson. De façon générale, la transformation de Goodman implique nécessairement de *retrancher* des arêtes au sein d'un graphe donné. Un point intéressant du point de vue logique est qu'en général, comme le montre Williamson, il n'existe pas une unique relation d'équivalence maximale incluse au sein d'une relation non-transitive donnée, mais il en existe plusieurs. La transformation goodmanienne est univoque cependant, ce qui soulève la question de savoir si elle induit nécessairement l'une des relations d'équivalence maximale en question, ou si au contraire elle manque dans certains cas de fournir une meilleure approximation en ce sens.

là-même au type de conception continuiste esquissé par Dawkins pour les espèces naturelles, mais elle diffère également d'approches qu'on pourrait qualifier de plus résolument *conventionnalistes*, telles que celle proposée par de Clercq et Horsten, laquelle suggère que la construction des *qualia* pourrait, dans certains cas, amener à identifier sous le même *quale* des échantillons d'abord perçus comme distincts. Il nous reste à voir, dans ce qui suit, quel fondement perceptif on peut donner au critère de Goodman, et en particulier à la notion de discernabilité indirecte.

5. Le critère de Goodman et la théorie de la perception

Comme nous l'avons vu, le critère de Goodman implique que l'appariement entre deux échantillons x et y est une condition nécessaire (quoique non suffisante) de l'identité entre les *qualia* $q(x)$ et $q(y)$. Cette implication paraît s'imposer dans la mesure où Goodman s'intéresse aux nuances spécifiques de couleur plutôt qu'aux catégories générales de couleur, telles que celles-ci s'expriment dans la langue ordinaire par les prédicats « rouge », « bleu », « jaune », *etc.* Deux échantillons de couleur discernables peuvent relever de la même catégorie générale, si par exemple elles sont toutes les deux rouges alors que l'une est un peu plus foncée que l'autre. En revanche, selon le critère de Goodman, elles ne peuvent pas relever de la même nuance infime de couleur.

Le critère de Goodman est-il adéquat d'un point de vue phénoménologique ? Nous avons déjà fait observer qu'il pouvait paraître trop strict, au sens où il découperait trop finement le continu phénoménal. Par exemple, deux échantillons de rouge x et y peuvent s'apparier tout en exemplifiant des *qualia* distincts, parce qu'un troisième échantillon z pourrait s'apparier à y et non à x . Le critère de Goodman implique apparemment qu'il soit impossible d'*identifier* ou de *reconnaître* un *quale* déterminé sur la seule base de l'*observation naïve*. La notion goodmanienne de *quale* de couleur serait donc une notion théorique plutôt qu'observationnelle. Le problème est que les *qualia* sont censés être des qualités secondes, et plus particulièrement des *visibilia*. Or si nous voyons des nuances infimes de couleur, individuées selon le critère de Goodman, leur position exacte sur le continu phénoménal ne peut pas être déterminée seulement par une expérience visuelle courante. Les *qualia* de couleur sont entièrement fixés par nos capacités visuelles de différenciation, qui s'exercent dans un nombre indéfini de situations perceptives, et que seul un psychologue usant de méthodes statistiques et multi-dimensionnelles complexes

pourra identifier de manière adéquate¹⁶.

Toutefois, ce qui peut apparaître comme un problème d'adéquation phénoménologique n'en est pas forcément un pour une théorie de la perception qui admet l'existence d'un niveau *non-épistémique* (Dretske 1969, 2000) ou *non-conceptuel* (Crane 1991, Peacocke 1992) de la perception. Car selon une théorie de ce genre, le contenu de la perception (c'est-à-dire ce que l'on perçoit consciemment) est déterminé indépendamment du répertoire conceptuel du sujet percevant. Plus précisément, la question de savoir quelle propriété est perçue dans un cas particulier peut être déterminée sans faire référence à un concept que le sujet percevant mobiliserait dans son expérience, et dont l'extension coïnciderait avec la propriété perçue. Selon les termes de Dretske, « du point de vue cognitif, voir est comme toucher, c'est-à-dire une relation entre une personne (ou un animal) et un objet qui peut être instanciée (bien que ce ne soit normalement pas le cas) sans identification ou reconnaissance. Nous n'avons pas besoin du concept de dé à coudre – nous n'avons pas besoin de savoir ce qu'est un dé à coudre – pour le toucher. De même, nous n'avons pas besoin du concept de dé à coudre pour le voir » (2000, p. 140). De même, pourrions-nous ajouter, nous n'avons pas besoin du concept *rouge*₃₄ (une nuance de rouge définie selon la méthode de Goodman) pour voir la nuance rouge₃₄. Lorsque nous avons sous les yeux un échantillon qui exemplifie la nuance rouge₃₄, nous *voyons* cette nuance même si nous sommes incapables, sur le plan conceptuel, de la localiser précisément sur le continu phénoménal.

Certes, la théorie non-conceptualiste de la perception est controversée, et nous n'avons nullement l'intention d'en fournir ici une évaluation définitive. La question qui nous intéresse est plutôt de savoir si le critère de Goodman *requiert* une théorie de ce genre, ou s'il est compatible également avec la théorie conceptualiste de la perception, selon laquelle le contenu de la perception est conceptuel de part en part (McDowell 1994).

La théorie conceptualiste prescrit qu'une propriété est perçue seulement en tant qu'elle est déterminée par l'extension d'un concept que le sujet percevant mobilise dans son expérience. Supposons alors que nous soyons capables de voir un *quale* goodmanien, par exemple un échantillon instanciant la nuance infime rouge₃₄. Quel concept pourrait déterminer précisément l'objet de notre perception ? Certainement pas le concept *rouge*₃₄, qui est un concept théorique, et qui ne saurait entrer dans le contenu de l'expérience. Il est difficile de se convaincre que notre architecture cognitive pourrait être ainsi faite que le concept *rouge*₃₄, en principe utilisable dans le

¹⁶ Cf. Clark (1993), qui défend la pertinence du critère de Goodman dans le cadre d'une théorie substantielle de la perception des qualités sensorielles.

raisonnement indépendamment d'une expérience visuelle (ce que nous faisons d'ailleurs ici), s'activerait automatiquement en présence d'un échantillon de rouge₃₄, mais pas en présence d'un échantillon de rouge₃₃ ou de rouge₃₅.

À ce stade, la réponse de certains conceptualistes consiste à faire valoir que les concepts de *qualia* mobilisés dans l'expérience sont de nature *indexicale* et plus précisément *déictique*, contrairement au concept *rouge*₃₄. C'est ainsi que McDowell a émis la suggestion célèbre selon laquelle « nous pouvons exprimer sous forme linguistique un concept dont la granularité est aussi fine que celle de l'expérience, en énonçant une expression telle que 'cette nuance', dans laquelle un terme déictique exploite la présence de l'échantillon » (1994, p. 57). L'idée d'un concept déictique prédicatif désignant une propriété chromatique a été souvent critiquée, mais elle n'est pas en soi incohérente. Jane Heal en donne une description assez réaliste¹⁷ :

Considérons une personne qui juge 'Les rideaux que je vais me procurer sont de cette couleur {nuance de rouge subtile et atypique}'. Du moment que la nuance est présente dans la perception et accessible à l'identification indexicale, des actions et des jugements relatifs à l'appareillement, au contraste harmonieux, etc., peuvent avoir lieu. Ils peuvent avoir lieu même si [...] la personne n'a qu'une capacité médiocre de reconnaître et d'appareiller la couleur en son absence » (Heal 1997, p. 637).

Il reste évidemment à déterminer l'extension précise d'un concept déictique prédicatif dans le contexte d'une expérience visuelle particulière. Un même échantillon tombe sous un nombre indéfini de concepts « chromatiques » différents, qui correspondent à autant de bandes plus ou moins larges sur le continu des couleurs. Lequel de ces concepts est le concept déictique que nous saisissons quand nous voyons l'échantillon ? En répondant à cette question, McDowell prend soin de rejeter ce que nous avons appelé le critère d'appariement pour l'identité des *qualia*, selon lequel tout échantillon compte comme instanciant un *quale* déterminé s'il s'apparie à quelque autre échantillon qui instancie également ce *quale*. McDowell considère plutôt que la règle qui détermine l'extension d'un concept déictique de couleur doit avoir la forme suivante¹⁸ :

(9) Tout échantillon compte comme instanciant un *quale* Q ssi il s'apparie à *cet échantillon perçu*.

¹⁷ Les contraintes qui pèsent sur la saisie des concepts déictiques prédicatifs selon Heal semblent moins strictes que celles de McDowell, qui requiert que la saisie de tels concepts puisse « en principe persister au-delà de la durée de l'expérience elle-même » (1994, p. 57).

¹⁸ Cf. McDowell (1994), p. 171, Brewer (1999), pp. 174-5 et Dokic et Pacherie (2001). Notons que McDowell n'utilise pas explicitement les notions goodmaniennes de *qualia* et d'appariement comme nous le faisons ici.

Cette règle fait explicitement référence à l'échantillon particulier dont nous cherchons à identifier le *quale* tel qu'il se présente dans l'expérience. Selon l'image de McDowell, cet échantillon fonctionne comme une « ancre » qui empêche une dérive soritique. Un échantillon x qui s'apparie à un autre échantillon y qui lui-même s'apparie à un troisième échantillon z n'instanciera pas nécessairement le même *quale* que z , puisqu'il peut ne pas s'apparier à lui.

Il est intéressant de constater que le conceptualisme de McDowell ne retient pas le critère de Goodman, mais en propose un autre, représenté informellement par la règle (9). Selon ce dernier critère, si un échantillon x instancie le *quale* Q , alors tout échantillon indiscernable de x instancie également Q . Ce n'est pas le cas pour Goodman qui, comme nous l'avons vu, admet la possibilité qu'un échantillon indiscernable de x n'instancie pas Q . Toutefois, les deux critères ne sont pas directement comparables, car le critère de McDowell renonce à l'idée qu'un échantillon instancie nécessairement un et un seul *quale*. En effet, une conséquence de la règle (9) est qu'un même échantillon peut exemplifier (sinon présenter dans la même expérience ; cf. *infra*) trois *qualia* de couleur distincts. Supposons que l'échantillon x s'apparie à y , y à z , alors que x ne s'apparie pas à z . L'échantillon y instancie le *quale* $q(y)$ également instancié par x et par z , mais aussi le *quale* $q(x)$ instancié par x et le *quale* $q(z)$ instancié par z . Contrairement aux catégories générales de couleur, qui sont réputées exclusives les unes des autres (un objet ne peut pas être à la fois uniformément rouge et uniformément orange au même moment), un même échantillon instancie plusieurs *qualia* au même moment.

Il ne s'ensuit pas que, dans la perspective de McDowell, nous voyions toujours un échantillon comme instanciant trois *qualia* différents. Lorsque nous voyons l'échantillon y , nous voyons le *quale* $q(y)$, mais pas nécessairement les *qualia* $q(x)$ et $q(z)$ qu'il instancie pourtant également, surtout si les échantillons x et z ne sont pas visibles en même temps que y . Notre expérience visuelle est ancrée sur un échantillon particulier (à savoir y), et ne révèle en cet instant que le *quale* exemplifié par cet échantillon ainsi que les deux échantillons adjacents (à savoir x et z)¹⁹.

¹⁹ Une manière de formaliser le critère suggéré en (9) peut être extraite de la méthode bi-dimensionnelle présentée par Égré et Bonnay (sous presse) sous le nom de méthode de stratification (*layering*), indépendamment de la discussion donnée ici de McDowell. Partant d'une relation d'appariement éventuellement non-transitive R , la méthode consiste à définir une relation transitive R' qui représente l'appariement relatif à un échantillon donné. Soit un graphe (W,R) donné, où W est un ensemble de sommets, et R une relation binaire quelconque sur W . Soit (W',R') le graphe défini comme suit : W' est défini comme l'ensemble des couples (w,w') tels que wRw' ou $w'=w$, et $(w,w')R'(u,u')$ ssi wRu et $w'=u'$. La relation R' est nécessairement une relation d'équivalence dès lors que R est réflexive. Par exemple soit la relation réflexive symétrique non-transitive décrite uniquement par ses coordonnées distinctes : $R=\{ab,bc\}$ sur $W=\{a,b,c\}$. Alors R' est la relation d'équivalence décrite de la même façon par $R'=\{(aa,ba), (bb,ab), (bb,cb), (ab,cb), (cc,bc)\}$. R' est une relation entre des couples, dont le second indice peut être vu comme l'ancre ou l'échantillon de perspective. Par exemple $aaR'ba$ signifie que a et b s'apparient relativement à a , et $bbR'ab$ que a et b s'apparient relativement à b . Selon cette approche, nous

À nouveau, nous n'avons pas ici l'ambition de départager les deux critères pour l'identité des *qualia*, tels qu'ils sont proposés respectivement par Goodman et par McDowell. Contentons-nous de faire observer qu'aucun critère n'est manifestement supérieur à l'autre du point de vue phénoménologique. Trois points peuvent être soulevés ici, qui mériteraient sans doute un développement séparé.

Premièrement, le critère de McDowell semble impliquer qu'il y a autant de *qualia* que d'échantillons, même si *qualia* et échantillons diffèrent en nature. Dans la mesure où plusieurs échantillons peuvent instancier le même *quale*, cette prolifération n'est pas intrinsèquement problématique, mais elle peut avoir des effets curieux. Par exemple, si nous transposons le critère de McDowell au cas des espèces naturelles, en admettant qu'aux échantillons dans le cas de la perception correspondent des individus dans le cas des espèces naturelles, non seulement un même individu relèvera de plusieurs espèces distinctes, mais il y aura au moins autant d'espèces que d'individus, par exemple sept dans le cas de l'anneau quasi-complet.

Deuxièmement, si le critère de Goodman implique que nous ne pouvons pas directement identifier conceptuellement le *quale* que nous avons pourtant sous les yeux, le critère de McDowell implique qu'un échantillon perçu dans les meilleures conditions épistémiques possibles peut présenter un *quale* invisible, parce qu'occulté par un autre *quale* rendu visible par l'ancrage visuel sur un échantillon particulier.

Enfin, une objection potentielle contre le critère de McDowell concerne la circularité qui semble le frapper. Il est difficile de comprendre comment, dans son approche, l'échantillon perçu peut fonctionner comme une ancre. Intuitivement, ce qui compte comme une ancre pour le concept déictique pertinent n'est pas l'échantillon lui-même en tant qu'objet matériel, mais l'échantillon *en tant qu'il exemplifie une qualité chromatique déterminée*. Dans la lignée de cette objection, supposons que nous avons toujours besoin du critère de Goodman pour déterminer ce sur quoi notre expérience visuelle s'est ancrée, et partant l'extension du concept déictique pertinent.

pouvons définir le *quale* associé à x , $q(x)$, comme la classe d'équivalence de xx pour R' . En accord avec ce que nous avons dit ci-dessus, on peut dire qu'un échantillon y instancie un *quale* $q(x)$ quand dès lors que $yxR'xx$. Dans notre exemple, l'échantillon b instancie les trois *qualia* $q(a)$, $q(b)$ et $q(c)$ en ce sens, puisque $baR'aa$, $bbR'bb$ et $bcR'cc$. Comme expliqué dans Égré & Bonnay (*ibid.*), on peut voir cette définition des *qualia* comme une définition proprement contextualiste : en relativisant l'appariement à un ancrage perceptif, on restaure la transitivité, mais on fait par là-même des *qualia* des entités d'un type plus complexe qu'un ensemble d'échantillons donnés. Notons que cette définition contextualiste des *qualia* implique cette fois qu'il y a nécessairement autant de *qualia* que d'échantillons donnés, quelle que soit la relation R de départ. Par exemple, cette définition prédira, pour l'anneau quasi-complet de la figure 3, qu'il y a sept *qualia* distincts, donnant par là une conclusion distincte de celle de Goodman. Si le critère revient donc à individuer les *qualia* de façon ultra-fine, cette prédiction est toutefois contrebalancée par le fait qu'un même *quale* peut néanmoins être *instancié* par plusieurs échantillons (relativement à la perspective donnée).

Au début de cette section, nous avons soulevé la question de savoir si le critère de Goodman requiert la théorie non-conceptualiste de la perception, ou s'il est compatible avec la théorie rivale, selon laquelle le contenu de la perception est entièrement conceptuel. Nous avons vu que la version du conceptualisme proposée par McDowell n'est pas fondée sur ce critère. Il ne s'ensuit pas que celui-ci soit inconciliable avec une perspective conceptualiste. Il reste à montrer qu'il n'est pas possible d'individuer les concepts *déictiques* qui entrent dans le contenu de la perception aussi finement que les *qualia* goodmaniens eux-mêmes. Peut-être n'y a-t-il rien d'incohérent à supposer que lorsque le sujet voit un échantillon de rouge₃₄, il active un concept déictique, qu'il exprime en contexte par « cette nuance de rouge », et dont l'extension coïncide précisément avec la nuance de rouge₃₄.

5. Conclusion

Dans ce chapitre, nous avons distingué trois critères (ou familles de critères) pour l'identité des *qualia*. Le premier critère, qui fait de l'appariement une condition nécessaire et suffisante de l'identité des *qualia*, conduit à des paradoxes soritiques. Le deuxième critère est celui de Goodman, qui fait de l'appariement une condition nécessaire mais non suffisante de l'identité des *qualia*. Le critère, qui repose tout entier sur la pertinence de la notion de discrimination indirecte, offre une solution au problème de l'abstraction des *qualia* pour les cas dans lesquels des échantillons ne sont pas directement discernables. En vertu du critère, deux échantillons apparemment indiscernables seront distingués s'il en existe un troisième vis-à-vis duquel ils diffèrent. Nous avons cherché à montrer que le critère de Goodman pouvait être généralisé à d'autres domaines que celui de la perception, comme celui des langues ou des espèces naturelles. Toutefois, lorsque le critère est appliqué aux *qualia* perceptifs, notamment à ceux de couleur, des contraintes phénoménologiques et théoriques spécifiques pèsent sur lui. Nous avons notamment posé la question de savoir si le critère de Goodman requiert une théorie substantielle de la perception. Si ce critère paraît mieux convenir à la théorie non-conceptualiste de la perception, il n'est pas en principe incompatible avec la théorie rivale, bien que la version du conceptualisme sans doute la plus influente introduise en fait un troisième critère, distinct de celui de Goodman. Ce troisième critère, qui implique que les *qualia* de couleur peuvent se recouper au moins partiellement, revient à individuer les *qualia* de façon beaucoup plus fine encore que le critère de Goodman. Sous certains aspects, il peut paraître plus satisfaisant, d'un point de vue

phénoménologique, que le critère de Goodman, mais il reste à comparer les deux critères dans le cadre d'une théorie substantielle de la perception.

Remerciements

Nous remercions Denis Bonnay, Claire Beyssade, Mikaël Cozic, Kees van Deemter, Leon Horsten et Robert van Rooij pour les discussions stimulantes que nous avons eues avec chacun d'eux en amont et au cours de la rédaction de cet essai. Nous remercions également l'Agence Nationale de la Recherche (projet ANR Vagueness, ANR-07-JCJC-0070), qui nous a permis de consacrer un colloque ainsi qu'un séminaire de recherche à l'élucidation de plusieurs des questions abordées dans cet essai. Enfin nous remercions J. Morizot et J.-B. Rauzy pour leur invitation et leur patience.

Références

Brewer Bill (1999), *Perception and Reason*, Oxford, Clarendon Press.

Clark Austen (1993), *Sensory Qualities*, Oxford, Clarendon Press.

Crane Tim (1992), The non-conceptual experience, in Tim Crane (ed.), *The Contents of Experience*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 136-158.

De Clercq Rafael & Horsten Leon (2005), Closer, *Synthese*, 146 , pp. 371-393.

Dawkins Richard (2004), *The Ancestor's Tale, A Pilgrimage to the Dawn of Life*, with additional research by Yan Wong, Phoenix.

van Deemter Kees (2009), Vagueness as Original Sin : from Measurement to Semantic Theory, conférence invitée à l'Institut Jean-Nicod le 14 janvier 2009, Paris.

Dokic Jérôme & Pacherie Elisabeth (2001), Shades and concepts, *Analysis* 61:3, pp. 193-201.

Dretske Fred (1969), *Seeing and Knowing*, Chicago, Chicago University Press.

Dretske Fred (2000), *Perception, Knowledge and Belief. Selected Essays*, Cambridge, Cambridge University Press.

Dummett Michael (1975), Wang's Paradox, *Synthese* 30, pp. 301-24 ; repris dans M. Dummett, *Truth and Other Enigmas*, London, Duckworth, 1978.

Égré Paul & Bonnay Denis (sous presse), Vagueness, Uncertainty and Degrees of Clarity, special issue on vagueness edited by R. van Rooij, *Synthese*.

Fara Delia (2000), Phenomenal Continua and the Sorites, *Mind*, vol. 110(440) pp. 905-935. Publié sous le nom de "Delia Graff".

- Frege Gottlob (1884), *Idéographie*, trad. fr. de C. Besson, Vrin.
- Goodman Nelson (1977), *The Structure of Appearance*, Synthese Library vol. 107, Kluwer. Trad. fr. la *Structure de l'Apparence*, coordonnée par J-B. Rauzy, Vrin 2004.
- Heal Jane (1997), Indexical predicates and their uses, *Mind* 106 (424), pp. 619-640.
- McDowell John (1994), *Mind and World*, Cambridge & London, Harvard University Press (2^{ème} edition 1996) ; trad. franc. C. Alasaleh, *L'esprit et le monde*, Paris, Vrin, 2007.
- Peacocke Christopher (2001), Does perception have a nonconceptual content?, *Journal of Philosophy* 98, pp. 239-264.
- Picq Pascal, Sagart Laurent, Dehaene Ghislaine, Lestienne Cécile (2008), *La plus belle histoire du langage*, le Seuil.
- Russell, B. (1940), *An Inquiry into Meaning and Truth*, London, Allen & Unwin ; trad. franc. P. Devaux, *Signification et vérité*, Paris, Flammarion, 1969.
- Schier Elizabeth (2007), The Represented Object of Color Experience, *Philosophical Psychology* Vol. 20, No. 1, February 2007, pp. 1–27.
- Williamson T. (1986), 'Criteria of Identity and the Axiom of Choice', *Journal of Philosophy* **83**, 380–394.
- Williamson T. (1994), *Vagueness*, Routledge, London.